

CULTURE | Micha Barbar-Dangerfeld | 12 mai 2017

n'oublions jamais michel journiac, le petit père des travestis et de l'art queer

La Maison Européenne de la Photographie lui consacre une rétrospective, immortalisée dans un livre, "Michel Journiac l'action photographique", sorti aux éditions Xavier Barral. L'occasion de revenir sur la carrière de l'un des pionniers du body art et de l'art engagé en France.

f t p t s+ ✉

En 1969, l'artiste français Michel Journiac enfle une robe ecclésiastique avant de se rendre dans une galerie parisienne pour officier une messe en latin. Conscientieux, l'artiste suit à la lettre le déroulement routinier du cérémonial qu'il clôt par le traditionnel sacrement de l'eucharistie. Il distribue alors aux visiteurs, transformés pour l'occasion en fidèles volontaires, une hostie faite de boudin cuisiné avec son propre sang. Il faut passer outre l'impiété du geste pour comprendre que ce jour-là Journiac, dans sa robe et de toute son irrévérence, assurait définitivement l'ancrage hexagonal de l'art corporel (ou *body art* en anglais), et réalisait la vision sartrienne de l'artiste engagé. Celui qui, s'impliquant dans une "situation", se joue des normes, des rites et révèle les impasses de notre monde. Cet engagement, Journiac l'a d'abord voulu physique : au fil des années, son corps est devenu l'objet de son art et son matériau principal - la toile de son opposition à toute forme d'aliénation. Car pour lui, le corps est avant toute chose « une viande consciente socialisée », le réceptacle et vecteur de nos déterminismes sociaux, ces pièges tendus par la société qui enferment l'individu dans une fonction, une identité, un devoir être.

Le cléricisme, le patriarcat, la psychiatrie, la peine de mort, le consumérisme, le genre sont autant de concepts normatifs que Journiac s'est acharné à dénoncer. Lui même enfant de l'Église, il a retenu de son passé religieux le goût du rituel - qu'il soit profane ou sacré. Dans *Messe pour un corps*, citée plus haut, l'artiste se joue de la religion. En 1974, après avoir lu un sondage dans un magazine féminin dans lequel est décrite la vie d'une femme ordinaire, il rejoue devant l'objectif toutes les obligations avilissantes qui lui sont imposées. Dans sa série photos *24h dans la vie d'une femme ordinaire*, il se travestit et ironise les multiples tâches et rituels domestiques auxquels la femme doit se soumettre chaque jour pour être femme. On le voit alors préparant le dîner de son époux fictif, assurer son coucher, raccorder son maquillage entre deux voitures, délicatement enfiler des gants de soie. Dans le second volet de cette même série, Journiac s'en prend aux fantasmes que projette l'homme sur la femme, les « situations » façonnées par l'imaginaire masculin - du viol à la maternité en passant par la prostitution. Il incarne à chaque fois l'archétype de la « putain », de la « veuve », de la « cartomancienne » ou de la « lesbienne » de façon presque caricaturale pour pointer de tout son art et de tout son corps les archétypes qui déterminent et, parlà même, enferment les femmes de son époque.

Il est presque impossible de se retenir de rire devant le sérieux gouailleux de Journiac, sa capacité à théâtraliser ses poses, la finesse de ses mises en scène. Jusqu'au bout des doigts, l'artiste est une femme soumise aux diktats de la société qui l'exhorte à céder au rôle que sa féminité sous-tend. Dans sa série *Hommage à Freud : constat critique d'une mythologie travestie*, l'artiste s'en prend à la psychanalyse et fait le constat d'un échec du rituel quasi magique de cette nouvelle « science inexacte ». Le travestissement sera également pour lui une façon d'explorer son homosexualité, du moins de jeter la lumière sur les identités sexuelles qui dépassent la binarité du genre, ces interstices trop longtemps interdits. En refulant le chemin de son parcours artistique, on accorde volontiers à Michel Journiac la paternité de l'art *queer* ou transgenre en France. D'autres auront tendance à inscrire sa pratique dans un art sociologique, même si l'artiste échappe à toute forme de démarche esthétisante. Parce qu'en réalité, sa chimère artistique pourrait tout simplement être la libération des corps violentés par la société qui les enfantent.

Body art, art sociologique, art *queer* finalement Journiac surplombe l'ensemble des mouvements artistiques les plus subversifs. On le nomme souvent comme le père de l'art corporel mais ce qui le différencie fondamentalement de ses confrères et consœurs issus du mouvement est sa volonté de créer du lien, de l'empathie. À la différence des actionnistes viennois qui tentaient en usant de leur corps d'en tester les limites [physiques, morales], Journiac envisageait le sien comme un prisme pour atteindre l'autre. L'Autre, avec un grand « A » tant Journiac lui a dévoué son art et sa vie. Il voyait dans l'empathie et la capacité à reconnaître les identités et les blessures de chacun la clé du progrès social. Le but essentiel de l'art. Le moteur d'une contre-propagande et le cœur de sa révolte.



Etuel du sang. Rencontre de l'homme / Rencontre de la femme, 1976. Courtesy galerie Christophe Gallard © Atelier Journiac Mûge, Paris

Les œuvres de Michel Journiac sont à découvrir à la MEP à Paris jusqu'au 18 juin 2017

Michel Journiac, *L'action Photographique*, sorti aux éditions Xavier Barral.

Crédits

Texte : Micha Barbar-Dangerfeld
Photographie : Michel Journiac